

Productions
HOTEL-MOTEL
rσCA^b oα.d^qb

Hôtel-Motel présente

LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE



Texte et mise en scène de Philippe Ducros

« Pour le peuple colonisé, la valeur la plus essentielle, parce que la plus concrète, c'est d'abord la terre : la terre qui doit assurer le pain et, bien sûr, la dignité. »

— *Frantz Fanon : Les damnés de la terre.*

LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE

Philippe : À l'hiver 2015, j'ai décidé d'aller voir. Avec l'intuition qu'à travers eux, je comprendrais mieux. Je comprendrais ce qui se passe derrière le paysage de notre modernité, derrière les pipelines qu'on veut greffer à ses veines, ce pétrole qu'on s'injecte et cette mémoire qu'on coupe à blanc. Comprendre aussi un peu l'épuisement où m'ont plongé mes semaines de 80 heures, cet esclavage moderne que je me suis moi-même imposé. Moi, en tant que peuple, moi, en tant qu'artiste. Moi en tant qu'homme défriché, miné, vidé de ses réserves. En tant qu'homme colonisé.

Extrait de *La cartomancie du territoire*

La cartomancie du territoire est une création théâtrale et vidéographique sur notre rapport aux réserves autochtones et aux réserves naturelles, sur la colonisation du territoire et de la pensée. Basée sur plusieurs séjours dans différentes communautés des Premières nations du Québec, cette œuvre va à la rencontre de ces gens qu'on ignore, mais qui sont les descendants du sol sur lequel on vit, ce sol que l'on piétine, que l'on pille. Ceux qu'on appelait sauvages, qu'on kidnappait vers les pensionnats où sommeillait l'horreur la plus noire. Nous souhaitons, à travers leurs réalités, à travers leur histoire, voir notre propre colonisation, celle qu'on s'impose en tant qu'individu, en tant que nation, celle qu'on impose au territoire qui nous habite et qui définit notre destinée commune. Tout ça pour finalement apprendre de ces Premières nations, voir comment eux ils ont survécu, comment ils se décolonisent, comment ils réinventent des paradigmes à notre modernité.



La scierie de Pointe-aux-outardes près de Pessamit. © Philippe Ducros et Éli Laliberté, 2018
LES IMAGES DE CE DOSSIERS SONT TIRÉES DES PROJECTIONS VIDÉOS DU SPECTACLE

Le spectacle a été créé du 27 mars au 7 avril 2018 au théâtre Espace Libre à Montréal. La mise en scène tourne autour d'un rituel technologique imprégné d'images de la Côte Nord filmée à l'hiver 2018 par le cinéaste Éli Laliberté, qui travaille depuis vingt ans autour des réalités des Premières Nations. En résulte un objet scénique qui flirte avec la vidéo d'art, avec l'installation contemporaine.

Le texte, publié chez *Atelier 10* dans leur collection *Pièces*, est finaliste pour le **Prix de la dramaturgie de langue française de la SACD** de 2017.

Le paysage

Depuis 1980, 1200 femmes autochtones ont disparu ou ont été assassinées. 1200 Cédrika Provencher passées inaperçues. À peu près une affiche MISSING à chaque kilomètre sur le bord de l'autoroute entre Montréal et Natashquan.

Un bon folklore est un folklore mort. Nous habitons une terre pillée. Les Premières Nations vivent en un tiers-monde imposé au cœur même de ce Canada, cité en exemple de droits humains. Et l'ethnocide est presque complet. Déracinés, les autochtones essaient tant bien que mal de revenir à leurs traditions, à leur dignité. Certains y arrivent. D'autres moins. Nous, descendants de colons à notre tour colonisés, on se réfugie en se disant que les massacres ont eu lieu à une autre époque, une époque de colonialisme où la vie humaine n'avait pas la valeur absolue qu'on lui confère de nos jours, où les mythes de justice, d'égalité, de droits humains et de promotion de la démocratie n'avaient pas la même prise sur l'imaginaire collectif. Pourtant, qu'en est-il aujourd'hui de ce pillage culturel et économique ? De cette violence ? Parce que le pillage, le racisme systémique et la violence continuent. Pourquoi ?

En 2015, Philippe Ducros est parti la rencontre de certaines Nations autochtones du Québec comme il l'a fait pour mes autres projets en Palestine, en Israël, en République démocratique du Congo et ailleurs. Il a voulu voir ces gens en bordure de nos villes et de l'immense, constater leurs conditions de vie. Mesurer le déracinement et les ravages de l'endoctrinement. Briser les barrages, plonger dans leur identité submergée. Ce parcours l'a mené jusqu'en milieu carcéral où leur surreprésentation est symptomatique. Serait-ce encore tabou que de définir notre responsabilité devant la désolation de certaines réserves, devant l'absence de sens, et l'errance mentale et physique dont les amérindiens ont hérité ? Ne plus laisser les enfants mourir la bouche collée au tuyau d'échappement des grands camions miniers. Ne plus laisser notre mémoire s'envoler par la gueule du tuyau d'échappement des grands camions forestiers.

La cartomancie du territoire dresse un bilan de ces recherches. Composée de témoignages et de réflexions intimes et géopolitiques, elle prend la forme d'un *road trip* sur la 132 et la 138. Le spectacle qui en découle se veut une installation théâtrale à trois voix, avec chant, musique et vidéo. L'équipe est entre autre formée des comédiens Kathia Rock, Marco Collin et la musique est de Florent Volland, trois artistes Innus.



Épinettes noires, entre Mani-Utenam et Ekuanitshit. © Philippe Ducros et Éli Laliberté, 2018

À perte de vue

Le terme *réserve* ne fait pas seulement allusion à ces bantoustans où l'on a stationné les Premières Nations. Il fait aussi référence aux réserves naturelles qui sont derrière cette prise du territoire, cet océan

d'arbres qui est actuellement coupé à blanc, ce Plan Nord, relancé par le Parti Libéral de Couillard. Ce plan économique du Québec reproduit ici la césarienne forcée que l'on a faite à la RDC telle que détaillée dans **La porte du non-retour**, un autre de nos projets. Le 9 décembre 2016, le gouvernement libéral du Québec a imposé un bâillon pour faire adopter la loi 106, la première loi sur les hydrocarbures de la province. Cette loi va jusqu'à permettre l'expropriation des citoyens par l'industrie fossile, pour donner accès aux ressources naturelles. À travers *La cartomancie du territoire*, nous voulons entre autres transporter ces réflexions sur le territoire qui nous habite, y dévoiler les impacts de la colonisation, de l'exclusion et de la dépossession.



Philippe Ducros et Kathia Rock © Maxime Côté, théâtre Espace Libre, mars 2018

Philippe : *Au Québec, la forêt est publique. Tout comme le sous-sol. C'est rare. Or, dans les années 1990, on sortait du territoire un million de trucks de bois par année. Un million. Depuis des décennies. Pourtant la forêt est capable de se régénérer juste de 800 000 trucks par année. Tout est coupé. Partout. Même dans les réserves fauniques. Même dans les pourvoiries. Même dans le budget du ministère de l'Environnement. Même dans le nombre d'experts en vérification. Reste le bord des lacs, des autoroutes, les réservoirs, et le cercle polaire.*

Extrait de **La cartomancie du territoire**

Le spectacle

Marco : *Alors en luttant pour le sauver, le territoire, on perd du terrain dans la tête. On s'assimile, on accepte les concepts qui nous déracinent, comme la propriété.*

Les réalités autochtones sont bouleversantes. La violence qui rôde dans leurs communautés est directement reliée à des blessures liées à un ethnocide perpétué au fil de l'Histoire. Leur guérison passe souvent par un retour au territoire et une réappropriation de leur langue. À travers cette langue et les traditions liées à l'occupation du territoire, la dignité reprend vie et redonne forme à l'identité même de ces nations. Le territoire et la langue servent donc d'axe à la mise en plateau de la représentation.



Mani-Utenam. © Philippe Ducros et Éli Laliberté, 2018

Le territoire

Ce spectacle flirte avec l'installation vidéographique. La scène est immergée de paysages de l'hiver québécois, parfois de plans fixes, d'autres fois, de la 138 qui défile, du fleuve qui se déploie, ou des réserves qui respirent. Elles ont été tournées sur la Côte Nord, entre Pessamit et Ekuanitshit. Les photos intégrées à ce dossier sont issues de ces tournages.

Au fur et à mesure de la représentation, les interprètes se déplacent, occupent l'espace, l'habitent sobrement. Comme le texte plonge au cœur des carnets de Philippe, des témoignages qu'il a reçu lors de ses séjours en terre autochtones, l'interprétation est composée d'adresses directes et simple au public. Il nous est possible de mettre ainsi de l'avant les mots et leur bagage émotif. Les comédiens sont sobrement sur scène, encadrés par des projections du territoire. Ce territoire, au cœur du processus de guérison des 11 nations, est aussi celui qu'on asservit aujourd'hui. Il est donc presque toujours en arrière-plan. À l'exception de la partie en prison, où s'allume un fluorescent à la lumière crue, rude, mettant temporairement fin aux projections, amplifiant ainsi la métaphore territoriale de l'incarcération.

Dans ce grand poème visuel, chaque scène devient alors une strophe, un monde. Les corps des interprètes servent d'ancre aux images environnantes. Le tout pour que le spectateur ait l'impression d'être partie prenante du paysage, du territoire. En découle une méditation sans cesse renouvelée, à la fois technologique et intime.

Le vent du verbe

Il nous semble important que les différentes langues soient représentées sur le plateau. Le français de l'auteur; l'innu, cette langue arrachée dans les pensionnats mais qui aujourd'hui est elle aussi porteuse de guérison et de dignité; et l'anglais qui isole les Mi'gmaqs en cette Gaspésie francophone, mais qui aussi rappelle la conquête du fait français par la Grande-Bretagne et la lutte pour sa préservation. Donc en plus du français, certains passages sont en innu-aimun ou en anglais, le tout avec surtitres.

Finalement, grâce la présence de chants traditionnels et à une musique envoûtante, la représentation prend peu à peu la forme d'un rituel initiatique, à l'image du parcours du narrateur, perdu dans ses pensées au volant. Nous sommes accompagnés par une bande musicale inédite de Florent Vollant, issus de la trame sonore du film *Le temps d'une chasse* de Éli Laliberté. À partir de l'ensemble des fichiers audios du film, Larsen Lupin a adapté cette partition la scène. Cette trame sonore minimaliste mais riche, à la fois inspirée de musique traditionnelle innue et d'ambiance méditative porte l'introspection nécessaire au spectacle.



Marco Collin, Philippe Ducros et Kathia Rock © Maxime Côté, théâtre Espace Libre, mars 2018

Uemut tshika ui tshishkutamatishunan ueshkat ka ishinniunanut eshpish mishat anite tshissenitamun. Tshetshi kau katshitinamak ka aitiht tshishennuat. Tshika ui tshishkutamatishunan ka ishinakuak shashish mak e natutakaniti puamuna.

Il faut rouvrir le lien avec l'infini. Avec l'immense. Réapprendre à parler avec les ancêtres. Réapprendre à parler au passé, à écouter les rêves.

Extrait de **La cartomancie du territoire**

LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE

Une production HÔTEL-MOTEL

Texte et mise en scène de **Philippe Ducros**

Avec **Marco Collin, Philippe Ducros** et **Kathia Rock**

Traduction vers l'innu-aimun : **Bertha Basilish** et **Evelyne St-Onge**

Assistance à la mise en scène et régie : **Jean Gaudreau**

Images : **Éli Laliberté**

Conception vidéo : **Thomas Payette / HUB Studio**

Intégration vidéo : **Antonin Gougeon / HUB Studio**

Éclairages : **Thomas Godefroid**

Musique : **Florent Vollant**

Conception sonore : **Larsen Lupin**

Direction technique : **Samuel Patenaude**

Direction de production : **Marie-Hélène Dufort**

Répétiteur : **Xavier Huard**

Aide aux accessoires et costumes : **Robin Brazill**

Administration : **Marie-Christine André**

Communications : **Marie Semel**

Relation de presse : **Karine Cousineau**

Graphisme : **Thomas Csano**

Captation et bande annonce : **Camion productions**

La cartomancie du territoire est publiée chez Atelier 10.

Le texte a été écrit grâce à une subvention du Conseil des arts et du Canada.



Aux abords de Mashteuiatsh. © Philippe Ducros et Éli Laliberté, 2018

Mot de l'auteur

L'Occident et son capitalisme n'ont jamais trop aimé les nomades. Les Premières Nations le savent et en ont durement payé le prix. Or, je me reconnais en ce nomadisme. Je n'ai pas eu la chance d'aller dans les écoles d'art, dans les studios des maîtres, j'ai plutôt voyagé. Je dis la chance, parce que ces droits chemins procurent un vernis, un réseau, une structure, en plus de donner un gage de qualité. Pourtant l'homme que je suis, l'artiste que je suis, n'arrivaient pas à fonctionner dans ces cadres, dans ces souliers vernis. Je me suis donc formé sur les routes, seul, en ces chambres d'hôtels au tapis brûlé, au petit savon emballé. Ce chemin m'a mené toujours un peu plus loin, jusqu'en Palestine occupée, en Bosnie, dans les camps de réfugiés somaliens en Éthiopie, ou encore dans les camps de déplacés internes de République démocratique du Congo. J'en suis revenu chaque fois un peu plus étranger à mon milieu. Ces voyages ont fait de moi un homme hanté, ténébreux même diront certains. À moins que ce ne soit ces ténèbres qui m'y aient mené. J'ai écrit, suite à ces voyages, des pièces qui se sont révélées salvatrices pour moi, qui m'ont aidé à retrouver le sommeil. J'avais, grâce à elles, le sentiment que mon chemin était porteur de sens, que j'avais un rôle : j'étais le témoin, un passeur de réalités d'un versant à l'autre du spectre économique. *La porte du non-retour* est un bon exemple. En mettant le paradis légal qu'est le Canada pour l'industrie minière mondiale, face aux conséquences de ce laxisme légal dans le conflit de la République démocratique du Congo, le conflit le plus meurtrier depuis la Deuxième guerre mondiale avec six millions de morts et son épidémie de viols, conflit financé par l'industrie minière, il m'était possible d'éclairer ces liens de responsabilité qui nous unissent aux plus dépourvus de la planète.

Or, peu à peu, jour après jour, j'assiste au démantèlement de la solidarité intrinsèque au « modèle québécois ». Peu à peu, je suis témoin de l'exploitation radicale du sol et du sous-sol chez nous, du chacun pour soi qui vient automatiquement avec le sabotage de l'austérité, de la précarité croissante des gens que j'aime. Peu à peu, au retour de mes errances à travers le monde, je me suis mis à ne plus reconnaître la quiétude de notre coin de Terre. J'ai donc commencé à ressentir le besoin de tourner mon regard vers notre propre aliénation. Peut-être aussi, parce qu'en 2014, j'ai eu un coup de fatigue. Un peu sur les genoux, je cherchais réconfort en regardant le grandiose de nos horizons. Malheureusement, je n'arrivais qu'à voir la menace. Les minières, les pétrolières et les forestières, sont en train de reproduire chez nous, la césarienne forcée de la RDC. Ne me sentant nulle part chez-moi, j'ai donc tenté, tant bien que mal, de faire des liens, de comprendre. Pour y arriver, je me suis tourné vers ceux qu'on tente d'ignorer, les Premières Nations, qui vivent en un tiers-monde imposé, au cœur même de ce paysage que j'aime tant. Serait-ce encore tabou que de définir notre responsabilité devant la désolation de certaines réserves, devant l'absence de sens, et l'errance mentale et physique dont ils ont hérité et de laquelle ils tentent d'émerger ?

J'ai donc entrepris de sillonner le territoire des 11 nations du Québec comme je l'avais fait pour mes projets en Palestine, en Israël, en République démocratique du Congo et ailleurs. J'ai voulu aller à la rencontre de ces gens qu'on ignore, mais qui sont les descendants du sol sur lequel on vit, ce sol que l'on piétine, que l'on pille. Ceux qu'on appelait sauvage, qu'on kidnappait vers les pensionnats où sommeillait l'horreur la plus noire. Pourquoi sommes-nous si isolés les uns des autres ? J'y ai vu le déracinement, les jeunes errant la nuit dans leur cuisine, les suicides et la détresse muette, c'est vrai. Mais à regarder comment les Premières Nations réussissent à se relever des blessures du colonialisme, il me semble possible de trouver des pistes pour identifier certains aspects de mes propres aliénations pour ensuite tenter de les guérir, tenter de sortir moi-même du legs générationnel de ces aliénations.

J'ai tiré de ces séjours, comme à mon habitude, un carnet de voyage qui dresse un bilan intime de ces recherches. Ces carnets me servent depuis toujours de matière première à l'écriture de mes pièces. S'y retrouvent déjà des thématiques, une cosmogonie, et quelques courants de pensée qui feront partie de mon écriture en cour. Ces carnets sont l'épine dorsale de *La cartomancie du territoire*.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont bien accepté de me conter leurs histoires, de partager un café le temps d'une rencontre. Il n'est pas facile de remonter la rivière de nos souvenirs, surtout lorsque les remous de l'Histoire sont si forts. Merci de votre confiance et de votre générosité. J'ai beaucoup appris à vous écouter.

Un merci particulier à Evelyne St-Onge et à Philippe McKenzie... Il faisait vraiment froid, à l'hiver 2015. Vous m'avez invité chez vous, m'avez ouvert votre porte et vos cœurs, de façon si chaleureuse, si spontanée... Votre amitié m'est vraiment précieuse.

M'st no'gmaq, disent les Mi'gmaqs à la fin de leurs cérémonies pour remercier leurs ancêtres et leurs relations... Ce texte, *La cartomancie du territoire* a quelque chose de cérémonial pour moi. Alors je finirai en disant à mon tour m'st no'gmaq... À toutes mes relations.

Philippe Ducros



Philippe Ducros © Maxime Côté, théâtre Espace Libre, mars 2018

Elle : *Mais tu peux mettre des omoplates de castor, d'ours, de lièvre ou de caribou dans le feu. Et à la manière qu'ils brûlent, tu peux lire le futur. J'ai espoir. Je croyais jamais voir kushapetsheken, la tente tremblante, je pensais que le savoir était perdu. Mais j'en ai vu. Rien n'est perdu.*

Extrait de **La cartomancie du territoire**

Le directeur éditorial de la collection Pièces, Justin Laramée, a posé ces trois questions à l'auteur de la pièce, Philippe Ducros.

Existe-il un *nous*, as-tu vu un exemple, au cour de ton voyage, une manifestation minuscule et puissante d'un *nous*?

À cause peut-être de certaines blessures évoquées dans ce texte, j'ai toujours un peu peiné avec le concept du *nous*. Qu'est-ce que le *nous*? Trop souvent, on s'en sert pour parler en mon nom, évacuant la complexité des liens humains et des frontières entre les réalités. NOUS vs EUX, *you are either with us or against us...* Or, j'ai plus souvent l'impression d'être l'étranger de mon voisin de palier que des Palestiniens que je rencontrais aux *checkpoints*, ou que des réfugiés dans les camps qui faisaient de moi, le temps d'un thé, un des leurs. Voilà ce que, en réponse à ma solitude d'errant, je souhaite comme fratrie. Ma meilleure amie en Palestine s'appelle Nadia, elle porte le hijab, prie cinq fois par jour, et a pleuré quand je lui ai dit que j'étais agnostique. Elle tente de se libérer d'une occupation militaire extrêmement violente, pendant qu'on se préoccupe de quelques burkinis sur les plages. Elle fait partie de mon *nous*. Un réseau transfrontalier de chercheur de liens, de gens qui acceptent de donner à l'humanité toute sa complexité, toutes ses nuances et ses migrations. Ce *nous* porteur d'espoir, je l'ai vu, oui. Dans la roue de la médecine chez bien des Premières Nations, on retrouve quatre couleurs : le noir, le blanc, le jaune et le rouge. Souvent, j'ai entendu les porteurs de calumets de ces cérémonies parler des quatre peuples issus de ces couleurs, marchant la Terre, faisant rouler ensemble la roue de la médecine. Et je les remercie d'avoir cette force malgré les ravages de l'Histoire. Evelyne St-Onge et Philippe McKenzie m'ont ouvert leur porte et leurs souvenirs sans aucune hésitation... Ils savaient à peine qui j'étais, ils m'ont accueilli, ont partagé les macarons et ont ouvert leur four pour me réchauffer. J'aimerais croire qu'on est du même *nous*. J'en serais honoré.

Parallèlement, je me suis déjà fait traiter de *black robe*. On m'a déjà refusé l'accès à un *metashan*, un *sweat lodge*, en me faisant dire "*Indian first*". Et je comprends aussi ce NOUS face à un EUX dont je fais partie. Il serait naïf et même vulgaire de refuser de voir les conséquences du fait que je suis un *wemistikoshiw* comme disent les Cris : un Blanc. Donc, un privilégié. Lors du dernier Forum Social Mondial à Montréal, plus de deux cents visas ont été refusés à des participants, dont Aminata Traoré, ancienne ministre de la culture malienne. J'avais écrit une lettre détaillée pour soutenir la demande d'une amie algérienne. Non seulement elle a été refusée, mais elle a reçu sa réponse bien après le FSM, et tout ce temps, ils ont gardé son passeport, la clouant à résidence. Il m'a fallu admettre qu'à ce moment, elle et moi, si proches de cœur, nous ne faisons pas partie du même *nous*. Je fais partie de ceux qui peuvent voyager, aller voir, revenir, circuler. Je fais partie des descendants des gagnants de l'Histoire. Ce *nous*, moins glorieux, existe aussi. Je me dois de me positionner, quand j'approche les gens et leurs réalités, avec cette vérité dans toute sa complexité et avec la responsabilité qui en découle. Je ne suis pas le prêtre pédophile du pensionnat, mais je suis du système qui a systématisé sa présence. Pour que ce *nous* d'espoir existe, pour que les rencontres soient réelles, nous devons avoir pris conscience du passé, l'avoir reconnu, et tenter de le guérir, de le réparer. Ce n'est pas tout de faire partie du dernier *selfie* du gouvernement, d'instrumentaliser la souffrance et les impacts de la ségrégation pour profiter à peu de coûts de la saveur du mois, et redorer ainsi l'image d'un parti politique pétrolivore. Il faut un réel pas vers l'avant, une guérison. De cette guérison découle la réelle manifestation dans toute sa puissance du *nous*.

Ce qui m'amène à ta deuxième question, Justin.

En quoi ce voyage intérieur est-il semblable ou différent des autres (Congo, Palestine, etc)?

Bien des aspects sont différents... Tu parles de voyage intérieur, mais le semblant d'extériorité est ce qui me semble le plus important de nommer. Une des fois où j'ai couru un risque réel en Palestine, ce fut en prenant en stop des colons se rendant d'une colonie à l'autre, passant donc obligatoirement avec eux à travers les villages palestiniens. À un moment, pendant que je les écoutais délirer, j'ai réalisé que si j'avais une crevaison, il me faudrait être fichtrement convaincant pour ne pas passer moi-même pour un colon et ne pas subir la vengeance des Palestiniens envers ces bouffeurs de terre et d'espoir. Mais je l'ai fait, parce que je voulais les entendre. Parce que je *pouvais* le faire. Je semble assez extérieur à la ligne de front de cette occupation monstrueuse pour pouvoir aller d'un côté comme de l'autre et écouter. Ce qui ne veut pas dire être neutre. Dans un cas de violence, la neutralité permet l'acte de violence et se place donc du côté de l'agresseur. Mais ce que je cherche à dire, c'est que je pouvais prétendre être l'œil extérieur, même si la réalité est en fait plus complexe qu'elle en a l'air et que je ne suis pas si extérieur à eux, vu que nos modes de vie sont en fait des vases communicants.

Or, comme je le dis dans le texte, entrer dans une communauté des Premières Nations ne peut pas se faire avec la même extériorité qu'en Palestine. Ce *nous* propre aux *wemistikoshiw*, même bien intentionné, il existe. Et ce n'est pas un détail. Mais comme ma position est aussi celle de l'artiste, je trouve en la poésie une partie de réponse à cet enjeu éthique. L'aspect carnet intime, *road trip*, me permet d'expliquer ma position. De plus, la poésie, par sa nature intuitive et la possibilité qu'elle a de montrer l'invisible, de creuser rapidement vers le complexe et l'immense par la métaphore, permet aussi, je l'espère, de dépasser les lieux communs pour toucher à une humanité au-delà des cases et des frontières. La poésie permet d'y aller avec douceur, à tâtons. De ne pas nier la complexité, mais plutôt de l'intégrer, de la nommer, de s'en enrichir. Elle me permet de parler de ce qui me touche, de m'identifier aux Premières Nations, de participer à un *nous* universel où la compassion nous placerait tous dans le même groupe, tous devenus potentiellement victime ou bourreau.

Finalement, je crois qu'il est important de tenter de parler de ces réalités. Même si elles impliquent des questions éthiques délicates. On m'a dit récemment que c'était de l'histoire ancienne, que les gens savaient tout ça. Je ne le crois pas. Le racisme systémique est encore très présent, la ségrégation continue, et elle est encore banalisée. Malgré toute la maladresse qu'il peut impliquer, le geste d'écrire sur ces réalités reste quand même une main tendue vers la guérison, un désir de compréhension et de reconnaissance.

As-tu l'impression que la douloureuse empathie dont tu fais preuve à l'égard des différents peuples autochtones trace un portrait sombre et fataliste de ces communautés?

À quelques reprises dans mes recherches, je suis tombé sur des témoignages de stérilisations forcées dans les pensionnats. Ça me déchire. Ce que j'ai vu me déchire. Le portrait peut paraître sombre, mais l'Histoire l'est. Les épidémies de suicides que vivent certaines communautés chez leurs jeunes, elles sont vraiment sombres. Les Premières Nations sont des peuples qui ont été volontairement déstructurés, à plus d'une reprise, et de façon extrêmement violente. Cette déstructuration, cette violence et le mépris de soi qui en découle, se lèguent de génération en génération. Avec l'automédication qui vient avec : l'alcool, le suicide, etc. Il faut parler de ces déstructurations, de cette violence. Ne rien dire serait

injurieux. Mais ce que je vois aussi chez les Premières Nations, c'est un retour à la spiritualité, aux traditions, je vois des nations debout, dignes, malgré les ravages de l'Histoire. Et ça aussi, il faut le dire. Après tout l'effort qui a été fait pour les détruire, elles ont survécus, et c'est digne d'admiration. Mais il faut aussi le dire parce qu'à regarder comment elles se guérissent, à comprendre où elles ont puisé la force pour survivre, on peut trouver de l'espoir. On peut apprendre nous aussi à nous relever, à guérir et à survivre à cette autocolonisation, ce ravage délicat qui est la norme actuellement. Malheureusement, maintenant que les Autochtones se relèvent, certains voudraient en prendre le crédit. D'autres voudraient qu'ils marchent comme les Occidentaux, qu'ils soient des Occidentaux. Mais non. Ils se relèvent des traumatismes de l'Histoire laissé par le colonialisme, et ils le font à leur façon, en retrouvant et en respectant leurs cosmogonies. Heureusement, parce que celle de l'Occident est en train de tout détruire.

Il nous faut apprendre de ces cosmogonies, notre survie à tous en dépend.



Kathia Rock, Philippe Ducros et Marco Collin © Maxime Côté, théâtre Espace Libre, mars 2018

CE QUE LA PRESSE EN DIT

L'état des lieux se dresse surtout à travers les témoignages d'autochtones rencontrés par Ducros [...] il fait preuve d'un respect indéniable envers une culture de laquelle il espère qu'on puisse apprendre la survie, à l'heure où l'humain met son environnement en danger.

Le Devoir, Marie Labrecque, 03 avril 2018

C'est une pièce de théâtre coup de poing (...) que vous devez absolument aller voir. C'est une pièce nécessaire (...) C'est ce que Philippe Ducros creuse à chaque fois, de façon de plus en plus tenue. Et c'est vraiment réussi.

Le 15-18, Radio-Canada. 5min33, Annie Desrochers, 28 mars 2018

S'il est un thème fondamental, éminemment rassembleur, qui supporte le spectacle, un concept qui devrait d'ailleurs être au cœur de toutes nos discussions intimes et collectives, tous nos remue-méninges à propos du vivre ensemble, c'est celui du bien commun : À travers leur combat, c'est notre survie à tous qui se joue. La protection du bien commun, de la beauté, la décolonisation de notre pensée, l'appropriation de notre destinée, de la langue qui l'imagine et la transmet, et du territoire qui la porte.

Revue Jeu, Christian St-Pierre, 28 mars 2018

Basée sur de nombreuses rencontres avec diverses communautés, la création théâtrale et vidéographique qu'est La cartomancie du territoire est un dialogue pertinent et sans oeillères.

La musique de Florent Vollant tient aussi une place de choix dans la création. L'interprète Kathia Rock chante également sur scène et donne lieu à des moments fort émouvants, tant par ses chants que par sa façon de jouer le texte de Philippe Ducros.

Espaces autochtones-Radio-Canada, Sophie-Claude Miller, 30 mars 2018



Philippe Ducros © Maxime Côté, théâtre Espace Libre, mars 2018

La nouvelle production de Philippe Ducros verse dans le théâtre documentaire et devrait s'avérer l'un des spectacles incontournables par la nécessité du dialogue qu'il entame. Quelques années après Idle No More et en plein cœur de la commission Viens, La cartomancie du territoire brille par sa pertinence. Un théâtre qui résonne au cœur de la cité.

voir.ca, Jérémy Laniel, 31 mars 2018

La pièce est percutante, assurément, elle tente de rétablir une conversation dans laquelle la voix des Premières Nations a souvent été tue. Une pièce où emmener les classes d'histoires, les parents. Ça parle de nous. Ce grand nous qui demande guérison. (...) C'est ce qui est le mieux transmis du lot des témoignages que portent les trois interprètes Ce qui gronde dans cette immensité, ce semblant d'immobilité : L'espoir. L'espoir immaculé, imposant.

pieuvre.ca, Carolane Desmarceaux, 30 mars 2018

Au-delà de l'excellence de la performance des deux comédiens autochtones Katia Rock et Marco Collin, toujours justes, pertinents, efficaces nous ne pouvons aussi qu'avoir un très grand respect pour eux qui ont accepté d'incarner la douleur mais aussi l'honneur et la dignité de ces Premières Nations. "

artsetculture.ca, Christiane Dubreuil, 29 mars 2018

En toile de fond, le territoire s'étale, éblouissant d'immensité et de vide (...) On apprécie la scénographie sans artifice dans laquelle le contraste entre l'intimité (suggérée par les fauteuils) et l'immensité cinégénique de l'espace extérieur fonctionne plutôt bien. En contrepoint, la musique originale de Florent Vollant exacerbe la dramaturgie d'un texte si puissant qu'il pourrait se suffire à lui-même.

atuvu.ca, Léa Artémise, 28 mars 2018



Marco Collin, Philippe Ducros et Kathia Rock © Maxime Côté, théâtre Espace Libre, mars 2018